

La Légende du pilhaouer

Du même auteur chez À vue d'œil :

Trois femmes en noir

Petite Korrïg

Les Chemins creux de Saint-Fiacre

Daniel Cario

La Légende
du pilhaouer



© Presses de la Cité, un département de Place des éditeurs, 2018.

© À vue d'œil, 2018, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0247-8

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

Avant-propos

Dans toute tradition populaire circulent des croyances qui dépassent l'entendement. En Bretagne sans doute plus qu'ailleurs. Les esprits rationnels se défendent d'y croire, sans y parvenir. En société, ces fanfarons s'esclaffent des cauchemars qui ont hanté les nuits de leur enfance ; dans leur solitude, au tréfonds de leur conscience, ils n'ont plus la témérité de blasphémer contre des forces obscures qui les dépassent. Croyants ou pas, les voilà logés à la même enseigne, celle de la peur indicible, d'autant plus angoissante de ne pas reposer sur de réels fondements.

Enfant, j'ai été bercé comme tous les autres gamins par des histoires de cette teneur. Elles m'effrayaient avant d'être finies, mais pour rien au monde je n'aurais osé en interrompre le récit. Les adultes en usaient pour nous flanquer une peur bleue. En rentrant dans la nuit, à l'issue de la veillée, le vent engouffré parmi les chemins creux portait le râle des agonisants, les vols des oiseaux migrateurs ronflaient au-dessus

de nos têtes comme les roues de la charrette de l'Ankou, les chênes têtards cramponnés aux talus ne pouvaient être que les silhouettes torturées de je ne sais quels démons, mais bien réels pour les petiots de notre âge qui dans les ténèbres serraient farouchement la main de la mère. Car le diable était toujours de la partie.

Conditionnés par une religion manichéenne mettant en concurrence la béatitude d'un paradis et les affres de l'enfer, obligés à force de catéchisme à la compassion pour ce pauvre Jésus crucifié à n'en plus finir, nous croyions le démon accroché à nos basques, témoin sournois de chacun de nos manquements, dressant l'inventaire des fautes dont nous aurions à répondre le jour du jugement dernier. Ce démon nous paraissait d'autant plus effrayant que nous étions incapables de fixer de lui une image précise. Des cornes sans doute, une face grimaçante aussi, avec des yeux de feu, et pourquoi pas des sabots fourchus à la place des pieds, parfois même une queue incongrue qui lui sortait du derrière. Bref, protéiforme au possible, les curés lui accordaient de surcroît la faculté d'être omniprésent, en opposition

pugnace avec notre père à tous, dont, soit dit en passant, la toute-puissance ne parvenait pourtant à terrasser le farouche ennemi. Acculés à la foi par cette fatalité originelle, combien de mes camarades ne se sont pas résignés à croire en un dieu invisible et souvent avare de charité, mais dont ils laissaient fondre l'hostie sous la langue de crainte de le mordre dans sa chair. Dieu merci (!), j'ai eu la chance de ne pas m'être laissé embrigader, non par force de caractère, mais sans doute parce qu'une propension naturelle à l'incrédulité et l'intelligence de parents pourtant parmi les plus humbles m'en ont préservé.

Il n'en reste pas moins que je n'ai jamais réussi à jeter aux orties les superstitions imprimées dans le subconscient de mes primes années, où les coïncidences, à force d'être justement des coïncidences, finissent par ne plus en être. Comment expliquer par exemple que de braves gens à moitié illettrés et vivant à cent lieues les uns des autres, et ne pouvant donc se les être échangées, racontent en frémissant les mêmes histoires, si extraordinaires qu'il leur est impossible de les avoir inventées ? Faiblesse d'un esprit enclin au fantasme fictionnel, ou

ébranlement de ce même esprit par des faits inexplicables et qui de crainte de sombrer s'accroche à la bouée d'une rationalité aveugle ? Aujourd'hui encore, je serais bien incapable d'en fournir la réponse.

C'est dans cette hésitation fondamentale que se risque ce récit. Au moment de poser la plume, je ne sais moi-même quelle part de crédit apporter à ces événements : pur fruit de l'imagination ou intuition d'une vérité aussi indicible qu'indubitable ? Comme ses protagonistes, l'auteur se trouve au bout du compte relégué au rang de témoin, montreur de marionnettes qu'il ne contrôle plus, parce qu'il a commis l'imprudence de leur donner une vie de papier et qui peu à peu ont émergé de derrière les mots pour saper les fondements de sa logique.

Est-il besoin d'ajouter que toute ressemblance avec des personnes ayant réellement existé, toute similitude avec des faits véridiques ne pourraient être que l'ironie du hasard ? Sans doute que non. Quoique... Si certains esprits chagrins s'y reconnaissent, on pourrait supposer que cette histoire à la limite du crédible ne relève pas de la pure affabulation.

Prologue

C'est par la rue Kéréon que Zacharie Le Kamm était arrivé un jour d'hiver 1950. Sous son bras, soigneusement emballé dans une toile de jute, était serré un paquet auquel il semblait tenir autant qu'à la prunelle de ses yeux. Une brise sournoise se faufilait entre les maisons à colombages, soufflée de l'est, frisquette, il rajusta son chapeau – il devait être l'un des derniers Bretons à arborer le couvre-chef traditionnel. Quatre-vingt-dix ans. Zacharie n'avait jamais mis les pieds dans cette ville, elle n'était pas la sienne. Une cité magnifique au demeurant, sauf que ce matin-là, il n'avait pas le cœur à jouer les touristes. Déléguer le terrible secret, la dernière mission qu'il s'était fixée, un devoir de mémoire de conjurer une fois pour toutes la prétendue malédiction attachée au travail admirable de son arrière-grand-père, tant qu'il en avait encore la force. Et surtout le courage.

Quimper, joyau de la Bretagne, blottie dans l'écrin de son passé.

La place Médard derrière soi, un édifice gothique impressionnant se dresse aussitôt, là-bas, tout au bout de la rue Kéréon. Gigantesque et d'une finesse pourtant étonnante, la cathédrale Saint-Corentin darde ses deux flèches de dure dentelle et impose sa silhouette élancée. Sur son cheval Morvarc'h, campé entre les deux tours, veille le roi Gradlon, majestueux et sévère, figé à jamais dans le granite avec sa monture. Après avoir traversé la place Maubert, dans des temps plus reculés les sabots des paysans ou les talons des bourgeoises faisaient résonner les pavés entre les maisons à pans de bois.

Quittant la pénombre rassurante, Zacharie Le Kamm déboucha en pleine lumière sur l'immense esplanade, face au parvis. Il se frotta les yeux. Remonta le paquet sous son aisselle. À la mairie de Loqueffret, on lui avait indiqué où se rendre, mais il ne savait plus très bien. Soudain, ça lui revint.

Sur la droite de la cathédrale, un passage s'ouvre dans le mur épais ; la porte au fond de la voûte donne sur la cour de l'ancien palais des évêques de Cornouaille, séparée des jardins par une claire-voie de colonnes et d'arches

sculptées du plus bel effet. Une oasis de paix en plein cœur de la cité. En le laissant explorer l'espace, le regard repère l'entrée d'un paradis insoupçonné. Ce magnifique bâtiment héberge en effet depuis 1846 le Musée départemental breton. Y sont présentées une synthèse de l'archéologie vernaculaire et une compilation des arts populaires et décoratifs du Finistère. Le second niveau a conservé ses lambris et ses parquets d'origine, en accord pourrait-on penser avec les costumes « traditionnels » qui y sont exposés. D'emblée, certains de ceux-ci séduisent au plus haut point les néophytes. Ce sont les vêtements du pays bigouden, reconnaissables entre toutes les guises de Bretagne grâce à leurs broderies compliquées et colorées, savantes combinaisons jaunes, rouges et orangées de plumes de paon, de palmettes, de soleils, de cœurs, soulignés par de délicates chaînes de vie. Des ouvrages exceptionnels rivalisant d'ingéniosité et de savoir-faire. On ne sait plus où donner des yeux, mais pour peu que ceux-ci se posent sur la vitrine un peu plus loin, ils oublient très vite ce qu'ils ont déjà contemplé. Un costume féminin – gilet, manchoù – éclipse

les autres pièces vestimentaires, que l'on croyait pourtant frappées au coin de la perfection.

Ce sont les deux merveilles apportées par Zacharie Le Kamm en ce matin de février. Traînant son corps courbaturé sur ses jambes incertaines, souffrant le martyr, il ne s'accordait pas la faiblesse de renoncer.

Un après-midi de juillet de cette même année, parmi de nombreux curieux discutaient deux fervents amateurs de broderies. Pour Alcide Bonnet et Georges Courrier, le musée était le lieu incontournable de leurs incursions à Quimper. Ils pensaient avoir effectué le tour de la question, mais eux aussi étaient fascinés par cette tenue inédite. Du bout de l'index, ils suivaient à travers la vitre le détail des ornements, d'une régularité incroyable. La visite était commentée par un guide, une jeune femme en l'occurrence... Aussi lui demandèrent-ils d'où provenaient de pareils trésors. Un legs, leur fut-il répondu.

— Vous les avez depuis longtemps ?

— Non... Depuis cet hiver seulement, à ce qu'on m'a dit. Vous savez, je suis étudiante, je ne suis employée ici que pendant la saison.

— Remarquable !... s'exclama Alcide Bonnet. C'est un travail récent de toute évidence, tout laisse à penser que seule une machine permet d'atteindre une telle régularité.

— Ça m'étonnerait... fit Georges Courrier. À ma connaissance, aucune mécanique n'a jamais été capable de broder de cette façon à travers les épaisseurs de tissu doublant le drap de Montauban. Surtout des volutes aussi serrées. Il faudrait pouvoir examiner l'envers du travail. Vous savez de quelle époque il est daté ?

La jeune femme haussa les épaules, embarrassée devant les autres visiteurs qui tendaient l'oreille.

— Le mieux, ce serait de vous adresser au conservateur du musée, se déroba-t-elle. Ce sont des acquisitions récentes, je ne suis là que depuis hier, je ne connais pas encore le détail des différentes pièces arrivées pendant mon absence.

— Il est dans vos murs aujourd'hui ?

— Il me semble, oui. Il suffit de demander monsieur Le Libert à l'accueil. S'il n'est pas trop occupé, il acceptera certainement de vous recevoir.

Elle était touchante d'ingénuité. Comment lui en vouloir de cette légitime méconnaissance ?... Les deux amis redescendirent l'escalier de pierre, aux marches usées par le trotinement séculaire. L'homme en question se trouvait justement dans la salle où l'on délivrait les billets et qui faisait aussi office de boutique : ouvrages sur l'art populaire breton, catalogues des collections, guides et dépliants touristiques, cartes postales. Quand il entendit qu'on sollicitait ses services, il vint au-devant des deux visiteurs, le sourire avenant, la main tendue, enchanté de toute évidence que l'on s'intéressât à son musée. Ces deux-là, Ernest Le Libert les avait déjà vus. Connaissant leur érudition en la matière, il ne fut pas surpris de les savoir intrigués par ces nouveaux éléments de costume.

— Oui, oui... Bien sûr... Nous fermons dans une dizaine de minutes. Si vous voulez patienter jusque-là, je remonterai vous ouvrir la vitrine. Vous verrez, vous ne serez pas déçus.